

# Jésus et les « maganés »

Richard Bergeron, o.f.m.\*

Le Nouveau Testament présente l'événement Jésus comme un service dans l'amour. *Diakonein* est le verbe utilisé par Jésus pour qualifier sa carrière publique. « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir ». *Diakonein* signifie « servir les tables ». Jésus est comme un garçon de table dont le service consiste autant à laver les pieds des convives qu'à mettre les couverts et à leur apporter la nourriture.

Service de qui? Jésus s'adresse de préférence aux petits et aux laissés pour compte, aux pauvres et aux humbles, aux prostituées et aux publicains. Il est venu « non pour les justes, mais pour les pécheurs » (Mt 9,13). Il se sent « envoyé vers les brebis perdues de la maison d'Israël » (Mt 15,24). À ses yeux, « ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin du médecin, mais les malades » (Mt 9,12). Voilà les termes utilisés par les Évangiles pour désigner les premiers bénéficiaires du service de Jésus. Ces différents termes ne désignent pas, à mon avis, autant de catégories sociales. Ils visent cependant des personnes concrètes, de toutes classes sociales. Mais au-delà des personnes concrètes, ils visent l'homme en situation de besoin, ou mieux les composantes possibles d'une situation existentielle profondément brisée. Comment désigner cette situation?

## I. Essai de typologie

### 1. Le marginal

La typologie de la *marginalité* recouvre-t-elle adéquatement la réalité visée? La marginalité se définit toujours par rapport aux

\* Faculté de théologie, Université de Montréal.

structures dominantes, qu'elles soient religieuses, socio-politiques, économiques et culturelles. Est marginal celui qui ne peut se conformer à une règle établie ; celui dont la vie ou la situation est en rupture avec une praxis reconnue comme normale ou avec un système dominant. La marginalité ne se comprend qu'en référence à un modèle pratique socialement réalisé.

La marginalité peut être passive ou active. Le marginal passif est celui dont la situation objective ne peut trouver place à l'intérieur de la structure dominante. C'est un élément inassimilable, un résidu irrécupérable, un rebut du système. Rejeté du corps social comme un indésirable, le marginal est la victime et la honte de toutes les structures dominantes.

Le marginal actif se coupe lui-même du système établi, par une décision personnelle. La marginalité active est un acte de liberté et d'autonomie. Elle s'enracine dans une conscience malheureuse et dans la préhension de valeurs contraires aux structures dominantes ; et elle s'exprime dans un refus plus ou moins global.

La typologie de la marginalité me paraît inadéquate pour recouvrir le type d'existence visé par le service de Jésus. Et ce, pour deux raisons : premièrement parce que la marginalité, se définissant en référence à une norme, est de ce fait trop étroite pour couvrir la réalité évoquée par les divers vocables évangéliques mentionnés plus haut ; deuxièmement parce que, dans bien des milieux, la marginalité revêt une signification active, au point que beaucoup se glorifient d'être marginaux et que la marginalité est devenue un titre d'honneur.

## 2. Le distant

La typologie de la *distance* conviendrait-elle mieux ?<sup>1</sup> Le concept de distance est de plus en plus utilisé soit pour recouvrir celui de marginalité — auquel cas il possède un sens identique, soit pour

1. A. CHARRON a bien analysé la typologie de la distance dans son article «Les divers types de distants» dans *Nouveau Dialogue*, avril 1975, pp. 3-9.

le supplanter — auquel cas il revêt une signification propre. La distance alors se définit, non plus par rapport à un système dominant, mais par rapport aux diverses composantes d'un modèle d'existence cohérent et globalisant. La distance fait référence à un modèle théorique et abstrait. Est distant celui qui dans sa vie et dans sa pensée s'éloigne de l'une ou l'autre des composantes de ce modèle théorique.

Prenons l'exemple de la foi chrétienne comme type d'existence cohérent et intégral. Comme modèle abstrait, la foi comporte des doctrines, une praxis morale, une appartenance communautaire. Est distant de la foi chrétienne idéale et intégrale, celui qui refuse telle ou telle doctrine, telle ou telle attitude morale, telle ou telle pratique sacramentaire.

La distance n'est jamais qu'active ; elle n'est jamais imposée de l'extérieur. C'est une situation objective qui dépend toujours de l'individu. Elle a sa source ou bien dans l'ignorance et l'inconscience, ou bien dans la décision libre de l'individu qui prend ses distances par rapport à l'une ou l'autre des composantes du modèle théorique<sup>2</sup>. L'individu a toujours la possibilité de combler, s'il le veut, l'écart qui s'inscrit entre lui et le modèle théorique. Lorsqu'elle est issue d'un choix, la distance est un signe de courage, de liberté de pensée, d'autonomie intellectuelle. Elle est généralement saluée aujourd'hui comme la manifestation d'une maturité humaine, culturelle et même spirituelle.

La typologie de la distance me paraît peu appropriée pour recouvrir la réalité évangélique dont nous parlons : d'une part le concept de distance est trop étroit puisqu'il ne se conçoit qu'en rapport à un modèle idéal ; d'autre part la distance désigne une situation subjectivement positive.

*2. Lorsque la distance devient profonde et publique, il est à peu près inévitable que le système qui promeut le modèle théorique taxe le distant d'hérésie, de révisionnisme, et l'excommunie du groupe, de la communauté ou du parti qui se réclame du modèle théorique. Le distant devient alors un marginal.*

### 3. Le « magané »

Je propose, pour ma part, la typologie du « *magané* » parce qu'elle est foncièrement passive et qu'elle vise directement l'existence humaine. Le magané se définit par rapport aux trois relations existentielles qui sont constitutives de l'identité personnelle : le rapport avec le monde dans lequel l'homme est planté par sa corporéité, le rapport avec autrui qu'il côtoie journallement et avec lequel il vit dans une organisation sociale déterminée, et enfin le rapport avec Dieu auquel sa finitude et sa contingence le renvoient sans cesse.

Le rapport avec le monde est peut-être le plus déterminant. L'esprit est présent au monde par le corps. Qui dit monde dit cosmos, matière, biens matériels, etc. La relation avec le monde pose le problème de l'avoir. Et l'avoir est déterminant dans l'éclosion et la structuration de la personne. L'identité personnelle se fait par le passage de l'avoir à l'être ; elle est le fruit d'une assimilation ontologique de l'avoir. Les Évangiles parlent de « riches » et de « pauvres » pour désigner des aspects opposés du rapport de l'être et de l'avoir. Une carence des biens matériels provoque la dégénérescence de la personne et une trop grande possession engendre une inconscience corrosive pour la personnalité.

Le rapport à autrui joue un rôle essentiel dans la détermination de l'identité personnelle. L'homme est fondamentalement un être relationnel. Il se personnalise par la relation ; il est à l'image de ses relations. Personne n'est une île. La haine, l'amour, l'accueil, le refus qualifient profondément notre personnalité. Toutes les relations humaines peuvent se ramener à deux types : rapport de domination qui est à la source de toute exploitation, injustice, aliénation, et rapport de service dans l'amour qui seul est respectueux des droits et des libertés. Les Évangiles parlent des « petits » (Mt 11,25) pour désigner ceux dont la situation sociale est aliénante, et de « grands », de « maîtres » (Mt 20,25), ceux dont la relation de domination est source de leur propre déshumanisation.

Enfin le rapport avec Dieu est fondamental, puisque l'homme ne peut subsister que par l'action créatrice de Dieu. L'homme est



	service	→ «petit»	= magané
Rapport à autrui	domination	→ «grand»	= maganant
	inimitié	→ «pécheur»	= magané
Rapport à Dieu	amitié	→ «juste»	= maganant
	magané	→ aliéné, dépersonnalisé	
Rapport à soi	maganant	→ aliéné, dépersonnalisé	

Ainsi donc, par «magané», j'entends ceux qui sont brisés dans leur identité personnelle à cause d'une situation de pauvreté, d'injustice et de «péché»; par «maganants», j'entends ceux dont la situation de richesse, de pouvoir et de vertu est source d'exploitation et d'aliénation. Ces maganants sont aussi brisés dans leur identité personnelle que les maganés — même si leur déshumanisation se camoufle sous de brillantes apparences. Notons que le discours réprobateur de Jésus sur l'argent, le pouvoir et la religion n'est pas motivé par le seul fait que ces choses sont sources d'aliénation pour autrui [argent malhonnête (Lc 16,9), pouvoir qui écrase (Mt 20,25), loi qui est pesant fardeau (Mt 23,4)], mais aussi par le fait que ces choses sont causes d'inconscience, de somnambulisme, et donc de dépersonnalisation, de ceux qui les possèdent [riche qui boit et dort (Lc 12, 16-20; 16,19), le pouvoir qui rend cruel et injuste (Mt 14, 1-12), la loi qui rend aveugle, hypocrite (Mt 23,15-16) et méprisant (Lc 18, 9-11)].

## II. Jésus et les maganés

### 1. Priorité aux maganés

Jésus est consumé intérieurement par la mission reçue de Dieu au baptême. Cette mission, Jésus l'a portée comme un projet à réaliser. Le mot « projet » convient bien au caractère spécifique de la pratique historique. Le projet est un choix déterminé, fondé sur une manière de comprendre, d'organiser et de transformer la réalité. Ce choix, qui détermine l'existence concrète et la praxis historique commande une série de développements qui sont exigés de lui et élimine les choix qui ne sont pas compatibles avec lui. Le mot projet souligne les éléments de liberté et de responsabilité inhérents à la détermination historique. Qui dit projet, dit décision, liberté, tâtonnement, échec éventuel, reprise, etc.

Le projet de Jésus avait comme visée globale de créer parmi les siens une espérance nouvelle et décisive et de faire d'Israël une communauté d'espérance. Jésus est porté par une espérance ardente et cette espérance est devenue attente active du Règne de Dieu. Jésus est mobilisé totalement par cette attente ; rien de sa vie n'est intelligible sinon en fonction de cette attente. Jésus se donne comme projet de faire communier les siens à sa propre espérance.

Les Évangiles témoignent de cet immense bouillonnement d'espérance suscité par le passage de Jésus. On court vers lui dans l'espoir d'être guéri, d'être libéré de Satan. On attend de lui la délivrance d'Israël. Les situations les plus désespérées trouvent une issue heureuse. Ce qui était perdu est retrouvé ; ce qui était rejeté est accueilli ; ce qui était condamné est sauvé. Il faut attendre et espérer ; il faut veiller et prier, car toute espérance est possible. Rien n'est impossible à Dieu.

Cette espérance décisive que veut créer Jésus est destinée à rejoindre finalement tous les hommes. Mais Jésus se sent envoyé à Israël qui est le peuple élu de Dieu. C'est à Israël d'abord qu'il doit proclamer la parole d'espérance. Et à l'intérieur d'Israël, c'est aux maganés qu'il est envoyé : je suis envoyé aux brebis *perdues*

d'Israël. Les premiers bénéficiaires de sa parole d'espérance, ce seront les « pauvres », les « petits », les « publicains », les « prostituées », les « malades », les « pécheurs ».

Le Dieu de Jésus est un Dieu d'élection. Il n'aime pas tous les hommes d'un amour général et sans relief; il aime tous les hommes d'une façon unique et particulière. L'amour de Dieu n'est ni neutre, ni indifférent. C'est un amour qui a ses préférences. Dieu fait des choix; son amour est sélectif et électif, tout en étant universel. Dans son amour, Dieu donne sa faveur aux « défavorisés »; sa préférence aux « rejetés ». Pour lui les « derniers » sont les « premiers ».

Ce n'est ni par stratégie apostolique ni par une prise de conscience aiguë de leur condition sociale que Jésus va en priorité vers les maganés. Ce n'est pas non plus à cause de leurs bonnes dispositions morales, ni parce qu'ils sont plus pieux, mieux disposés, plus accueillants. L'attitude de Jésus s'enracine non dans la psychologie du magané, mais dans la « psychologie » de Dieu, Père et Seigneur. En sa qualité de Père et de Roi, Dieu est le défenseur attiré, le protecteur des pauvres et des faibles. L'exercice de la justice divine est une œuvre de sollicitude paternelle et d'amour compatissant à l'égard des petits et des sans-défense. Le privilège du magané s'enracine dans la fonction royale de Dieu. L'oppression du faible a assez duré. Dieu se doit de lui faire justice. On verra alors l'éclatante revanche des pauvres et des opprimés. Dieu renversera les puissants de leur trône et il élèvera les humbles; il comblera de biens les affamés et renverra les riches les mains vides (Lc 1, 52-54).

Protégés du Seigneur, les maganés sont les premiers bénéficiaires du royaume. Aussi Jésus va-t-il vers eux proclamer sa Bonne Nouvelle d'espérance. Il mange avec les publicains et les pécheurs: il accueille les petits: il va à la recherche de la brebis perdue. L'avantage des maganés, c'est leur propre détresse. L'attitude que Jésus manifeste à l'égard de ce qui est perdu, révèle que l'exercice de la bienveillance de Dieu ne présuppose pas la repentance et les bonnes dispositions. Elle est, au contraire, conditionnée

par la situation extrême dans laquelle sont plongés ceux qui sont perdus. La seule justification du privilège des maganés se trouve dans la sollicitude paternelle de Dieu qui entend s'exercer d'abord à leur profit.

## 2. Attitude face aux maganés

a) *Le vivre-avec.* Jésus ne se contente pas de parler aux maganés, il vit avec eux, partage leur condition d'existence : il vit dans la pauvreté, dans l'itinérance, dans la simplicité. Il communique à leur inquiétude : « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez » (Mt 6,25). Il compatit à leur souffrance par sa souffrance. Il console les affligés : « Ne pleurez pas » (Mc 5,38) ; et il porte avec eux le fardeau de la vie : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau » (Mt 11,28). Il partage le mépris dont on les accable : c'est « un ami des publicains et des prostituées » (Mt 21,31 ; 11,19). On lui crie des noms comme on fait aux petits et aux laissés pour compte : « C'est un fou » (Mc 3,21) ; « il délire » (Jn 10,18) ; « c'est un glouton et un ivrogne » (Mt 11,19). Il est compté parmi les pécheurs ; il appartient bien « à cette masse qui ne connaît pas la loi, à cette race des gens maudits » (Jn 8,49).

Jésus vit donc en mauvaise compagnie. « Il mange avec les publicains et les pécheurs » (Mt 9,10 ; Mc 2, 15-16). « En Orient l'accueil à la même table signifie jusqu'aujourd'hui l'octroi de la paix, de la confiance, de la fraternité et du pardon ; la communauté de table est une communauté de vie... Les repas pris par Jésus en compagnie des publicains et des pécheurs ne sont pas seulement l'expression de son humanité incomparable, de sa largeur d'idées sociales et de sa compréhension à l'égard des victimes du mépris ; le sens de son geste est plus profond encore : ils sont l'expression de la mission et du message de Jésus (Mc 2,17), ce sont des banquets eschatologiques, des prémices du festin du salut des derniers temps (Mt 8,11), dans lesquelles est présente dès maintenant la communion des saints »<sup>3</sup>. La commensalité de Jésus avec les maganés signifie leur inclusion dans la communauté du salut.

3. W. KASPER, Jésus le Christ, Paris, Cerf, 1976, pp. 147-148.

Solidarité, communion de vie, partage des mêmes conditions existentielles : voilà la première caractéristique de l'attitude de Jésus vis-à-vis des maganés.

b) *L'accueil inconditionnel.* Jésus ouvre son cœur à tous les petits et il les accueille sans condition, ni question. Accueil sans condition : Jésus va aux gens tels qu'ils sont et n'exige rien d'eux. Il refuse toute discrimination ; il ne fait pas acception de personne. Il n'exige pas qu'autrui soit O.K. pour l'accueillir. Il n'accueille ni par intérêt personnel, ni par volonté de puissance ; il n'accueille pas pour convertir ou gagner l'autre à ses idées, à sa doctrine. La personne elle-même est l'unique motif de l'accueil de Jésus. Accueillir pour lui, c'est ouvrir sa porte, laisser entrer chez soi ; c'est permettre à l'autre d'exister pour soi. Accueillir, c'est nommer. On est accueilli lorsqu'on cesse d'être un publicain pour devenir Zachée ; lorsqu'on cesse d'être une prostituée pour devenir Marie-Madeleine.

Accueil sans question. L'accueil de Jésus s'accompagne du refus de faire enquête. Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait ? Es-tu honnête ? L'accueil n'est jamais le fruit d'une investigation. Jésus est un fin connaisseur du cœur humain. Il a confiance en l'homme — sans naïveté (cf. Jn 2,24). Et cette confiance hisse Jésus au-dessus des tabous et des préjugés : les païens sont des chiens, les publicains sont des pécheurs, les samaritains sont des infidèles, les pauvres sont des paresseux, etc. L'accueil de Jésus ne se laisse arrêter par aucune barrière. C'est un accueil totalement inconditionnel.

c) *Un engagement authentique.* Dans toutes ses rencontres, Jésus fait montre d'une étonnante maîtrise, d'une grande liberté et d'une remarquable autorité. Il parle et agit « avec autorité », nous disent les évangiles. Mais cette maîtrise et cette autorité ne hissent pas Jésus au-dessus du petit peuple. Jésus ne plane pas dans les sphères de la neutralité et de l'impassibilité. Son autorité ne le met jamais au-dessus du sentiment ou de l'émotion. Il n'est jamais imperturbable et ne regarde jamais la situation de haut.

L'accueil de Jésus porte toujours le sceau d'un *engagement* authentique et d'une prise en main *passionnée* de la situation. Les Évangiles insistent sur ce point. Les verbes qu'ils utilisent pour décrire le comportement de Jésus en font foi. Empruntons quelques exemples à l'évangile de Marc. Jésus « appelle » (1,19), « menace » (1,25), « est ému de compassion » (1,41), « s'irrite » (1,43), « s'étonne » (6,6), « prescrit » (6,8), « ordonne » (6,39), « oblige » (6,45), « a pitié » (6,34), « pousse un gémissement » (7,34), « gémit du fond de l'âme » (8,12), « interroge » (8,23), « donne des baisers » (9,36), « touche » (1,41), « culbute les tables » (11,15).

Jésus ne regarde jamais froidement les hommes dans le besoin ; il ne connaît rien du flegme de celui qui se met au-dessus des situations. Il s'inscrit à l'intérieur de la situation et il se laisse affecter par elle. Il fait sienne la cause du magané. Ce faisant, il témoigne non seulement de sa grande empathie et de la qualité de son cœur, mais aussi du *pathos* de Dieu lui-même auquel il communit.

Le concept fondamental pour désigner le Dieu de Jésus, ce n'est pas l'*apatheia*, c'est-à-dire l'immutabilité, l'incapacité de changer, d'être affecté par quelque influence externe, d'être bouleversé par l'émotion. Le trait fondamental du Dieu de Jésus, c'est le *pathos*, c'est-à-dire l'émotion, la convulsion, l'inquiétude, la colère. Par son engagement « pathétique » en faveur des maganés, Jésus nous révèle donc une qualité insoupçonnée de Dieu.

d) *La personne avant tout.* L'action de Jésus est anthropocentrique et existentielle. Elle vise toujours l'homme en situation. Pour Jésus, ce qui compte c'est l'humain. La personne avant toutes choses. Jésus s'est mis au service des personnes, particulièrement des plus maganés. Et il entend mettre toutes choses au service de l'humain. À ses yeux, les structures n'ont aucune signification sinon en fonction de l'homme qu'elles doivent servir. Tout est fait pour l'homme : la loi, l'autorité, la religion. « Le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat » (Mc 2,27). La pire profanation de l'homme, c'est de le mettre au service de l'institution, de la structure.

Comme Dieu, Jésus aime l'homme, qui a un prix immense à ses yeux. Et cela, non seulement parce que l'homme est l'*image* de Dieu, mais parce qu'il est l'image *défigurée* de Dieu. Il aime l'homme non seulement en sa qualité d'image divine, c'est-à-dire en ce qu'il est beau, sain et lumineux, mais aussi en sa qualité d'image satanique, c'est-à-dire en ce qu'il est laid, pécheur et maladif. Jésus aime l'homme non malgré son péché, mais jusque dans son péché. L'homme est un pécheur aimé.

C'est au service de cet homme blessé, et du plus blessé que Jésus se dépense de toutes ses forces ; c'est à son service que doivent se mettre toutes énergies humaines et toutes structures. C'est au plus laid et au plus brisé que doit aller notre attention, car c'est là que l'image de Dieu est la plus profanée. Derrière le visage défiguré du magané se profilent les traits de la sainte face à l'agonie. Laisser un magané dans le besoin, c'est un sacrilège, c'est un blasphème contre Dieu.

L'homme blessé avant toute chose, voilà le principe directeur de l'attitude de Jésus face aux maganés.

### **3. Attitudes de Jésus face aux «maganants»**

Un dernier mot sur les «maganants», c'est-à-dire les structures qui écrasent et aliènent l'homme, et les gardiens de ces structures. Les structures maganantes dans les Évangiles sont l'argent, la loi, la religion et le pouvoir politique. Le discours de Jésus sur l'argent est très révélateur : on ne peut servir l'homme et l'argent, pas plus qu'on ne peut servir Dieu et l'argent. L'argent est quasi fatalement une source d'exploitation d'autrui. On ne peut s'enrichir sans appauvrir quelqu'un d'autre. La loi, bonne en soi, peut devenir un «fardeau impossible à porter» (Mt 23,4 ; Lc 11,46). La religion — même la religion révélée — devient elle aussi source d'aliénation lorsqu'elle prétend monopoliser la relation de l'homme à Dieu, c'est-à-dire lorsque ses représentants et ses prêtres se substituent à Dieu : le temple est un lieu d'exploitation et une caverne de voleurs. Quant au pouvoir politique, nous savons que les «chefs des nations les tiennent sous leur pouvoir et les grands

sous leur domination» (Mt 20,25). Somme toute, toute structure devient maganante dès qu'elle met l'homme à son service.

L'attitude de Jésus face aux structures maganantes, c'est la *contestation*. Jésus conteste toutes structures aliénantes. Il les dénonce dans leur prétention de s'ériger en idole, c'est-à-dire de devenir une fin alors qu'elles ne sont qu'un modeste moyen. Il critique ouvertement les institutions les plus saintes comme la loi et le temple. Sa contestation ne vise pourtant pas la révolution, ni le remplacement des institutions. Jésus n'a pas de programme socio-politique à implanter à la place des vieilles institutions. D'autre part il ne propose pas un programme de réformes des institutions désuètes. On « ne met pas de vin nouveau dans de vieilles outres » (Mt 9,17). Jésus n'est ni un révolutionnaire, ni un réformiste. C'est un *contestataire*. Et sa contestation consiste à critiquer et à dénoncer toute structure qui perd sa visée anthropologique, qui cesse d'être au service de l'homme.

Quant aux gardiens des structures maganantes, ils reçoivent également les foudres de Jésus. Ces maganants sont les riches, les pharisiens, les prêtres et les scribes, les autorités civiles. Tous exploitent la situation, chacun à sa façon : le riche par son argent, le pharisien par la loi et ses bonnes œuvres, le prêtre par sa religion, le scribe par sa théologie, le chef d'état par son pouvoir policier. Le maganant est celui qui utilise une structure, une institution à son propre profit. Ce faisant il réduit l'autre à l'état de moyen et d'objet. Il le dépersonnalise.

Devant les gardiens des structures maganantes, Jésus opte pour une attitude de *provocation*. La contestation vise les structures, la provocation vise les hommes favorisés et endormis par les structures. *Pro-vocare* signifie appeler en avant. La provocation consiste à secouer le « possédant » de sa torpeur, à le faire réagir. Aux yeux de l'évangile, le « possédant » est celui qui est riche de son avoir, de ses vertus, de sa sécurité matérielle, de son pouvoir et autorité et qui s'endort dessus. Il est inconscient de la misère qui l'entoure ; il est sourd au cri d'appel du magané. C'est un somnambule qui traverse la vie en posant des gestes vides et en donnant un spectacle creux.

La provocation de Jésus vise à secouer la torpeur des maganants. Provoquer, c'est piquer au vif, atteindre le talon d'Achille. La pauvreté de Jésus est une provocation pour le riche ; sa liberté par rapport à la loi et la religion est une provocation pour le pharisien et le prêtre ; son discours sur la volonté de Dieu est une provocation pour les scribes ; et son annonce du Royaume est une provocation pour l'autorité civile. À tout cela s'ajoute la prétention provocante de Jésus selon laquelle son humble existence coïncide avec la venue du Règne de Dieu. Y avait-il pire provocation ? Y avait-il chose plus choquante ? Trop choquante même ; car « bienheureux celui pour qui cette provocation n'est pas un objet de chute » (Mt 11,6 ; Lc 7,23).

Jésus a inscrit sa provocation dans son discours parabolique. La parabole, en effet, est un genre littéraire spécialement conçu pour provoquer. Ch. Dodd écrit : « La parabole a le caractère d'une sommation, en ce qu'elle incite l'auditeur à porter un jugement sur la situation imaginée et le met au défi, directement ou indirectement, d'appliquer ce jugement à la situation réelle, historique »<sup>4</sup>. Les paraboles ne sont pas des œuvres d'art et n'entendent pas proposer des principes généraux. Selon J. Jérémias, elles « correspondent à une situation de conflit : elles justifient, défendent, attaquent, provoquent ; elles sont — non pas exclusivement, mais en grande partie du moins — des armes de combat. Chacune d'elles exige une réponse sur-le-champ »<sup>5</sup>. La parabole est l'arme privilégiée de Jésus pour mener sa provocation auprès des gardiens des structures maganantes.

## Conclusion

Il faut se garder d'une imitation servile de l'attitude de Jésus ; il faut se garder également d'identifier le magané à une classe sociale et de croire que l'évangile propose un programme socio-politique. Certes, au nom de l'évangile on peut privilégier, dans son service, l'une ou l'autre catégorie de maganés, comme on peut —

4. *The Parables of the Kingdom, London, Nisbet, 1961, p. 11.*

5. *Les paraboles de Jésus, Le Puy, Mappus, 1962, p. 25.*

toujours au nom de l'évangile — opter pour l'un ou l'autre programme socio-politique, comme on peut encore — toujours au nom de l'évangile — choisir un service visant directement l'homme en situation ou une intervention visant le changement des structures. Il faut toujours être attentif à ne pas réduire l'évangile aux dimensions de son projet personnel. Jésus se refuse à l'embrigadement et vouloir l'enfermer dans un modèle pré-défini, c'est le charcuter.

Ce qu'il est urgent de faire, c'est de se « souvenir » de Jésus. Le souvenir n'est pas une rêvasserie stérile : c'est une catégorie théologique. « Faites ceci en mémoire de moi ». Le souvenir est un geste herméneutique. Se souvenir, c'est interpréter la situation présente à la lumière de l'événement Jésus : se souvenir, c'est aménager le présent en référence à cette interprétation. Faire mémoire signifie comprendre et organiser le présent à partir du passé de Jésus en vue de faire surgir un véritable futur pour tout homme.